

Trois rêves

Lucie Bonvalet

Une publication Globulot



© Lucie Bonvalet

Trois rêves

Lucie Bonvalet

TEXTLAB **TROIS RÊVES**

Trois récits de rêves ...

L'étoile de mer

Je suis sur la côte avec mes parents et mon mari. La côte de l'Oregon, dans une petite ville qui s'appelle Oceanside. C'est le mois d'août et il fait un peu froid. Nous nous promenons à marée basse sur la plage. Il y a de gros rochers dénudés, les pieds dans l'eau.

Engluées, incrustées tout autour des roches nues, très près du sable, là où la vague s'est retirée tantôt, vivent les étoiles de mer. Par dizaines, par centaines, parfois entassées les unes sur les autres, oranges briques ou bien violacées comme la langue d'un veau qu'on étranglerait lentement. Grasses, luisantes, mais pourtant aussi immobiles que le rocher.

Ma mère leur donne des coups de pied avec une férocité curieuse de fillette de cinq ans. Effectivement, c'est curieux, elles ne bougent pas sous les coups de pied.

Quelques semaines plus tard, on m'a demandé de faire l'étoile de mer. C'était lors d'un atelier de danse inspirée du butoh. Le professeur s'appelait Kota Yamazaki et il ne parlait pas l'anglais. Un universitaire traduisait tout. C'était exaspérant parce qu'il parlait beaucoup et moi je ne voulais pas trop écouter, je voulais surtout danser.

Il voulait que nous nous allongions ventre à terre, les bras, les doigts, les jambes écartées et comme attachés au sol par des myriades de petites ventouses....je ne me souviens plus bien du reste des instructions. Il fallait se mouvoir extrêmement lentement en toujours tenant compte de la totalité de la surface de peau en contact avec le plancher de bois.

Je respire le bois et la poussière de bois par la peau de mes dix doigts. Je suis une étoile de mer. Mon nez et mes incisives frottent contre le sol de bois poussiéreux. Je suis une étoile de mer. Je ne saurai jamais si oui ou non au centre de mon ventre il y a une bouche qui peut briser et manger les moules sur les rochers. Je suis une étoile de mer.

Lucie Bonvalet

L'iguane

Samedi 24 Décembre 2006, Marie Galante

Peut-être une feuille morte de bananier balayée par le vent. Peut-être rien.

Mais moi pourtant je l'ai bien vu, l'iguane, sous les phares de la voiture. Il se déplaçait lentement et précautionneusement. Ma mère roulait trop vite. La voiture lui est passée dessus en toute souplesse et n'a enregistré aucun choc. De la vitre arrière, j'ai vu de la chair rose qui s'étalait sur le bitume en plusieurs pétales, et une tête d'iguane. N'empêche que jusque dans la mort il continuait de ressembler à une feuille de bananier, ou d'autre chose.

Personne dans la voiture ne l'a vu. Nous étions quatre. J'ai pris ça pour un mauvais présage le jour de mon arrivée en Guadeloupe. C'était mon premier iguane.

C'est alors que je me suis mis à les chercher un peu partout. Sur les bords des routes, sur les plages, dans la cuisine, dans la salle de bains. Dans la cuisine, nous avons un gekko. Dans la salle de bains, nous avons des grenouilles. Mais pas d'iguane. Durant

toute la première semaine, je n'en ai vu aucun.

C'est à Terre-de-Haut, un peu en retrait du 8 à Huit, sur la route de Pompierre, alors que je ne pensais plus à eux, qu'ils sont venus à moi.

Il y avait sur ce bord de route un gros tas de bois mort, maison des iguanes. J'ai d'abord vu le plus gros d'entre eux, qui ressemblait à un très vieux roi. Mais à observer les branches de bois mort avec plus de lenteur, beaucoup d'entre elles se muiaient en iguanes. C'était toute une petite colonie qui se marchait de temps en temps dessus, mais avec une telle souplesse, un tel silence, que personne ne s'offusquait de rien.

C'est à leur manière de marcher, ainsi qu'à leur peau, que j'ai commencé à suspecter leur sagesse. Quand ils marchent, leur quatre pattes paraissent superflues, ils lévitent au ras du sol. Quant à leur peau, j'ai reconnu qu'elle était, tout comme celle des poètes, le siège de leur pensée. Plus tard, quand j'eus appris par hasard qu'ils étaient de nature immune au poison des mancenilliers, et qu'ils étaient les seuls à en manger les pommes, je fus entièrement conquise.

C'était pour passer plus de temps avec eux que je suis montée en haut de la colline, dans les remparts de l'ancienne prison du Fort Napoléon. Il y avait des pancartes "Ne nourrissez pas les iguanes", mais pas d'iguane. Ils étaient là où je ne les cherchais pas, et c'est David qui les a débusqués pour moi, sur les arbres. Le plus gros et le plus majestueux d'entre eux se laissait admirer sans broncher. Il était comme le chat de Cheshire. Mais au lieu d'être un chat, c'était un lion à la crinière verte.

J'ai cherché sincèrement la lenteur dans mon ventre et dans ma peau pour saluer l'iguane. J'ai su que, du haut de son arbre, du haut de sa colline, du haut de l'ancienne prison, du haut de l'île, il m'avait pardonné d'être humaine. Alors je me suis sentie apaisée. J'ai redescendu la colline, sous la pluie et les mancenilliers toxiques, me demandant ce que ça voulait dire exactement de mourir de leur brûlure.

Lucie Bonvalet

La cathédrale

Retrospectively, I think the architecture might have been growing upside down.

La cathédrale pousse, ses racines à la surface de l'eau, la pointe de son unique tour vers le fond de l'océan, vers le centre de la terre. Là où elle a été créée, il n'y a pas de soleil. Elle ne reflète rien. Toute sa lumière vient de l'intérieur de ses murs. Quand je la vois dans mon rêve, je ne sais rien de tout ça. C'est quand je veux écrire mon sentiment de vertige et d'écrasement que je comprends que si j'existe dans mon rêve, mon corps doit être sous l'eau, la tête en bas, mes yeux projetés vers le fond d'une mer où il doit y avoir un astre, dont la direction est indiquée par la pointe du clocher.

Aussi les façades de la cathédrale ressemblent dans mon souvenir à du corail rose. C'est une cathédrale organique. Elle vit, elle respire, elle est mortelle, comme les arbres.

Le sentiment dominant du rêve, c'est l'angoisse. Mon impossibilité de respirer m'apprend que de deux choses l'une: soit je suis impossible, soit la cathédrale est impossible. Seulement en rêve je peux la regarder. Mais ça n'est pas une cathédrale humaine, je n'ai pas le droit d'exister avec elle. J'ai envie d'être annihilée pour la rendre possible. Il faut choisir entre son existence ou la mienne. Ce n'est pas à moi de choisir. Mais mon désir c'est qu'elle existe et que je meurs.

La cathédrale a la taille d'une ville.

Elle n'est pas humaine mais elle est terrestre. Je la regarde de loin au-dessus de ma tête. Elle a l'immobilité des étoiles de mer incrustées dans la roche à marée basse. Je voudrais être elle.

Lucie Bonvalet

